

ENTRETIEN AVEC AMAR LASKRI

«L'audiovisuel comme moteur de communication»

Il est parmi les réalisateurs qui ont fait l'âge d'or du cinéma algérien. Il a signé notamment *Patrouille à l'est* (1974), *El-Moufid* (1979), *les Portes du silence* (1989) et *Fleur de lotus* (1999).

Q uoique le septième art vit sa traversée du désert depuis l'année 1998, Amar Laskri lui est resté fidèle. Une passion qui ne l'a jamais quitté un instant, depuis les premières années de l'Algérie indépendante. Il est également resté fidèle à ses idéaux, ceux que lui a inculqués la glorieuse Révolution du 1^{er} novembre 1954. C'est pourquoi il est aujourd'hui encore de tous les combats, défendant ses idées et la tête pleine de rêves. Amar Laskri continue donc d'être très actif, surtout dans le domaine qu'il connaît le mieux et qu'il aime le plus. Le cinéma, il nous en parle dans le style direct qui est le sien, ne mâchant pas ses mots, mais sans colère... Il veut simplement que les choses reviennent à leur juste place, pour que la société algérienne s'oxygène un peu et retrouve le fameux miroir où elle se reconnaît enfin.

Depuis la sortie de votre dernier film *Fleur de lotus*, en 1999, vous n'avez plus rien réalisé. Amar Laskri a-t-il pris sa retraite ?

Non, bien au contraire, j'active toujours au sein de l'association culturelle du cinéma Lumières dont je suis le président. Surtout, je continue à me battre pour un véritable redémarrage de l'activité cinématographique dans notre pays.

Certes, le secteur est à l'arrêt, mais il y a tout de même quelques rares films qui se font, notamment avec une toute nouvelle génération de cinéastes. Ne craignez-vous pas de passer pour un *has-been* ?

Il n'existe pas du tout de conflit de générations dans le domaine de l'art. Chez les artistes et techniciens du cinéma, il ne peut y avoir que des débats d'idées, voire des divergences dans les analyses, les propositions... C'est comme dans la politique ou le journalisme.

Paraît-il, vous projetez de réaliser un film sur Frantz Fanon...

Effectivement, d'autant que le sujet me tient à cœur. Mais cela reste à l'état de projet, j'ai seulement en tête le titre provisoire : «De Fort-de-France à Aïn Kerma, itinéraire d'un homme libre». J'hésite encore entre le documentaire et le long métrage de fiction, car je ne veux pas mettre la charrue avant les bœufs. Le dilemme, une fois le produit achevé, c'est où projeter son film pour être vu par



Photo : DH

le plus grand nombre de spectateurs. En l'absence de salles de cinéma, faut-il alors opter pour un documentaire qui sera diffusé par la télévision notamment ?

La situation est cornélienne, mais dans les conditions actuelles l'important n'est-il pas, déjà, de produire une œuvre et de ne plus s'occuper du reste ?

Amar Laskri est quelqu'un qui est resté fidèle non seulement au septième art, mais aussi à ses principes et à ses convictions. Je n'ai pas pris le maquis en 1957, à l'âge de quinze ans, pour renier aujourd'hui de tels principes. C'est une question d'honnêteté intellectuelle, de dignité et de credo. Je peux faire des concessions dans n'importe quel domaine, hormis celui de la culture, de l'art et de la communication. Je ne veux en aucun cas, non plus, travestir ou trahir l'histoire, la mémoire et la personnalité algériennes.

Vous voulez dire que le flou artistique entretenu jusqu'à maintenant est générateur de déassements ?

Par les temps qui courent, en l'absence notamment d'une législation claire et de puissantes entreprises de production, le financement d'un film relève du parcours du combattant. Que dire, alors, de la gestion de l'argent public dans le système actuel de financement, sinon qu'elle est devenue un terrain propice à toutes sortes de manipulations et de combines... Dans cette Algérie de 2011, il est inadmissible de voir se creuser davantage le déficit en matière de production, de distribution, d'exploitation, de formation, d'écriture et de promotion. Je ne peux accepter qu'un pays aussi riche de culture et d'histoire, un pays qui a accouché d'une authentique révolution anticoloniale ne puisse pas accéder, aujourd'hui, à un niveau de communication à la mesure des attentes de sa population majoritairement jeune. On ne peut aller vers la mondialisation que forts et armés d'un secteur audiovisuel puissant, performant et qui

est d'abord le miroir de notre société, de notre identité.

Mais comment ressusciter le secteur de la cinématographie qu'on dit «mort» après la dissolution du CAAIC, de l'ENPA et de l'ANAF début 1998 ?

Personnellement, je n'ai jamais cessé de tirer la sonnette d'alarme sur la situation critique et la marginalisation scandaleuse de ce secteur. Les pouvoirs publics et les décideurs devraient pourtant prendre conscience des enjeux énormes autour de l'audiovisuel en général. Aujourd'hui, il devient urgent d'élaborer et d'asseoir résolument une stratégie globale dans les domaines de la communication et de la culture pour faire face à la mondialisation et continuer d'exister en tant que nation. Le véritable démarrage dépend, par conséquent, d'une réelle volonté politique.

Concrètement, qu'avez-vous fait dans ce sens ?

Avec l'association culturelle du cinéma Lumières, nous avons régulièrement attiré l'attention des pouvoirs publics sur l'urgence de contribuer à combler le déficit de communication dont souffre notre société à tous les niveaux. Ce ne sont pas les propositions et les débats qui manquent. Pour nous, ce serait très positif qu'on se décide à plancher enfin sur le lancement et le développement d'une base industrielle, qu'on commence à tisser un réseau de salles, sans oublier le volet formation et recyclage des compétences techniques, le statut particulier...

Une telle refonte est à inscrire dans le cadre d'une politique cohérente et globale, avec l'audiovisuel comme moteur. Il s'agit donc de planifier pour les court, moyen et long termes. Pour provoquer le déclic, pourquoi ne pas faire siéger, par exemple, un mini-Conseil des ministres qui réunirait les responsables de la Culture, de la Communication, des Finances et de l'Intérieur ?

Selon vous, qui est responsable d'un tel marasme ?

Je ne veux incriminer personne, l'essentiel est qu'on arrête de se regarder en chiens de faïence. Pour commencer, il faut déjà débureaucratiser les rapports entre les tenants du pouvoir politique et tous ceux qui sont sur le terrain. Ce que je sais, c'est qu'il nous faut faire preuve de beaucoup de sagesse, de lucidité, d'intelligence, de savoir-faire et de professionnalisme. En particulier dans la gestion, l'audiovisuel étant un domaine très sensible et dans lequel nous ne sommes pas en position de force.

Dernièrement, il y a eu pourtant une loi sur la cinématographie...

Toute loi, quel que soit son contenu, ne vaut que par l'intégrité des hommes et des femmes qui sont appelés à l'appliquer. Il y a

eu des débats, un vote et puis plus rien. Le vide est devenu chronique, un silence insoutenable pour les cinéastes et les artistes.

Il y a aussi tous ces festivals culturels, dont ceux dédiés au septième art...

Les politiques de circonstances, de conjonctures et de tape-à-l'œil c'est bien, à condition qu'on réponde d'abord aux demandes des gens qui sont sur le terrain.

Tant qu'on a faim, on ne peut pas chanter. Je vais vous citer un exemple : pour le dernier Panaf on a dépensé quelque chose comme mille milliards de centimes. C'est du gaspillage d'argent ! Cela aurait pu servir, entre autres, à réhabiliter le secteur de l'audiovisuel, créer des écoles de formation.

Après l'euphorie des années 70, n'est-ce pas là, pour Amar Laskri, un douloureux retour de manivelle ?

Malheureusement, nous sommes en train de payer lourdement notre audace durant ces années-là. Que s'est-il donc passé pour en être arrivés à tomber si bas ? Lorsque j'ai l'occasion de rencontrer des cinéastes marocains ou tunisiens, ils me disent parfois des mots qui font mal : «Vous étiez, vous les Algériens, un symbole, l'exemple à suivre. Et maintenant, c'est au Maroc et en Tunisie que l'on produit des films.» La situation s'est inversée et cela les étonne vraiment.

Vu le triste état des lieux, l'avenir peut-il inciter à l'optimisme ?

Je ne peux qu'être amer et révolté, pourtant, je garde espoir et je crois en un avenir meilleur. Le cinéma et l'audiovisuel finiront bien par renaître pour enfin répondre aux attentes plurielles de notre société.

Entretien réalisé par Hocine T.

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Par Kader Bakou

Des jeux Olympiques «hitchcockiens»

Alfred Hitchcock participera aux jeux Olympiques de Londres en 2012. En effet, des films muets du maître du suspense remastérisés et numérisés seront projetés en marge de cet événement sportif, a annoncé le British Film Institut (BFI). Ces classiques seront diffusés sur grand écran, accompagnés d'une musique interprétée en direct par l'Orchestre symphonique de Londres. Les projections feront partie de l'Olympiade culturelle, une série d'événements qui coïncideront avec les jeux Olympiques. Alfred Hitchcock est originaire de l'est de Londres, où a été érigé le site qui va abriter les jeux. A ses débuts, et bien avant ses succès hollywoodiens, il avait réalisé une série de films muets qui portaient déjà l'empreinte du maître du suspense.

Ces classiques avaient cependant mal résisté à l'usure du temps et une importante opération de restauration a dû être effectuée par le BFI. Pour Heather Stewart, directrice artistique du BFI, «ces films représentent le fondement de l'ensemble de son travail et un nouveau public va être capable de les apprécier, pour la première fois, dans toute leur splendeur retrouvée». Le coup d'envoi de la manifestation à Liverpool, capitale européenne de la culture 2008, a été donné par un concert de Ringo Starr, ancien batteur et chanteur des Beatles et enfant de la ville. Le passage protégé d'Abbey Road à Londres connu dans le monde entier, depuis la fameuse photo des Quatre de Liverpool, vient d'être classé patrimoine national.

Les pays industrialisés et développés ont aussi de bonnes traditions.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

Actucult Actucult Actucult

FESTIVAL INTERNATIONAL DE TIMGAD

● **Samedi 9 juillet à 22h :**
Concerts de Lounis Aït Menguellet et de Bollywood Legend (Inde).

CASIF DE SIDI-FREDJ (ALGER)

● **Samedi 9 juillet à 22h :**
Soirée turque avec Ayden Kaya et The Anatolian Folk Group.

COMPLEXE CULTUREL LAÂDI-FLICI (ALGER)

● **Samedi 9 juillet à 21h :**
Concerts de Réda Sika et de Lyes Ksentini.

CINÉMATHEQUE ALGÉRIENNE (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

● **Jusqu'au 11 juillet, 2^{es} Journées cinématographiques d'Alger**

● **Samedi 9 juillet à 10h :**
«La place de la critique cinématographique dans le monde arabe», conférence avec

Djamel Hazourli (Algérie), Lama Tayara (Syrie), Mustapha Kilani (Egypte) et Abdillah Djawhari (Maroc). Modérateur : Ahmed Bedjaoui (Algérie).

Spécial enfants en partenariat avec Al Jazeera Children

14h : *Penalty* de Nouri Bouzid (Tunisie).
14h36 : *Mazen oua Naml* de Borhane Aloui (Liban).
15h : *En attendant Zidane* d'Ahmed Rachedi (Algérie).
16h30 : *Akzam* de Hala Mourad (Syrie-Emirats arabe unis).
La nouvelle vie de Ghaza
18h : film *Gaza in live* de Ashraf Mashraoui (Palestine).
19h : *Aisheen* de Nicholas Wadimof (Suisse-Qatar).

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, ALGER)

● **Samedi 9 juillet à 14h :**

Nacer Boudiaf dédicacera son ouvrage *Boudiaf, l'Algérie avant tout*, paru aux éditions Apopsix.

CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ALGER

● **Jusqu'au 28 juillet :** Exposition «Récits de voyages» (sculptures, terres cuites et bronzes) de l'artiste Kaci.

CENTRE DES LOISIRS SCIENTIFIQUES (5, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)

● **Samedi 9 juillet à 14h :** Conférence avec l'écrivain-journaliste Achour Cheurfi intitulée «La presse algérienne : genèse, conflits et défis».

LIBRAIRIE LA RENAISSANCE (NIVEAU 112, RIADH EL-FETH, ALGER)

● **Jusqu'au 30 juillet :** Expo-vente du livre (parascolaire, pour enfants, etc.) au niveau 104 du complexe.